

# Denise Duval, la « Voix » retrouvée

Dominique Delouche

Mes rapports avec Denise Duval, relèvent d'une histoire professionnelle qui est vite devenue passionnelle. Elle ne fut contrariée depuis un demi siècle que par le désir obsessionnel de notre artiste de fuir le monde, c'est-à-dire par là même la musique et ses amis. Autant dire que notre histoire est à épisodes, ponctués de lettres que je garde précieusement et marqués par les temps forts où elle a consenti à rompre son vœu de silence pour répondre à mes appels de cinéaste.

Tout aurait dû commencer le 6 février 1959, jour de la Première de *La Voix humaine* à l'Opéra-comique. J'étais dans la salle, jeune cinéaste anonyme noyé dans le bouillon de vie musicale qui bruissait ce soir là dans la salle. Devant le défi vocal et dramatique de la représentation, j'étais cantonné dans une objective admiration qui ne me laissait nullement deviner les ravages que m'inspireraient plus tard l'œuvre et l'interprète. Je souffrais sans doute d'être mal placé pour rentrer dans l'intimité du drame. Je ressentais aussi que l'assistance ce soir là était sous le dictat bien parisien de l'approbation, que c'était beau « forcément » puisque c'était lui, puisque c'était elle ; je veux dire et Poulenc et Duval.

Ce n'est qu'en 1970 qu'est tombé sur moi, comme la foudre, la révélation de ce chef d'oeuvre. Entre-temps Denise Duval l'avait enregistré pour Pathé Marconi, Poulenc était mort subitement en 1963 et Denise avait décidé prématurément de cesser de chanter à l'âge de quarante-cinq ans. Les raisons de cette décision sont aussi diverses qu'ambiguës mais aucune n'est complètement convaincante. Denise s'était trouvée subitement aphone lors d'une représentation des *Dialogues* à Buenos-Aires et, bien que rétablie, elle était dans la hantise de se retrouver de nouveau trahie par sa voix. La mort de Poulenc était ressentie comme un deuil irréparable. Enfin, ces deux signes lui faisaient découvrir qu'au fond elle n'avait jamais eu aucun goût pour la carrière, avec toutes les implications sociales que cela comportait. La scène était pour elle un lieu de souffrance. Elle voulait vivre simplement sa vie d'épouse et de mère. Seulement Denise, avec son goût de l'absolu ne faisait rien à moitié. La retraite fut totale, à l'étranger, sans piano ni tourne-disque ni partitions, ainsi que j'ai pu le vérifier plus tard. « Denise Duval est morte ! Je suis Madame X ! » Déclarait-elle à quiconque voulait lui rappeler son passé glorieux. Plusieurs amis se demandaient ce qu'elle pouvait avoir à expier dans le silence des montagnes suisses.

J'ignorais totalement ce vœu digne d'une carmélite lorsque, un jour de 1970, j'ai entendu par hasard chez moi à la radio l'enregistrement de *la Voix*. Dès les premières minutes j'ai été alerté par cette voix qui appelait au secours, puis captivé et très vite bouleversé. J'avais l'impression que cette femme était enfermée avec moi dans ma chambre. Très vite, j'ai quitté ma lecture, décroché le téléphone et suis resté paralysé, recroquevillé par terre jusqu'à la dernière note. Et même un peu après. Pendant le déroulement du disque j'avais commencé à imaginer les mouvements et les gestes de cette femme que je ne voyais pas. Puis, le cinéaste se réveillant en moi, ce sont les mouvements d'une caméra que je traçais dans mon esprit autour d'elle comme un contrepoint à sa déambulation. Cette alternative d'élan puis de poses qu'est la respiration musicale de l'œuvre m'induisait à lui obéir par une alternance de travellings et de plans fixes. Et surtout, à user de la proximité, impossible au théâtre, pour épier, *traquer* l'héroïne. S'enfermer dans un huis clos, monter le quatrième mur du décor qui au théâtre est ouvert sur le public. Petit à petit, l'idée s'était imposée à moi : il y a bien un film à faire avec cette œuvre ! Je savais vaguement que Denise Duval ne chantait plus mais puisqu'il y avait cet enregistrement providentiel, tout n'était pas perdu. Je n'étais qu'au début d'un long parcours du combattant.

Où trouver Madame Duval pour lui communiquer mon projet ? Pierre Bernac interrogé me dissuade. « *Je vous donne confidentiellement son adresse mais vous n'y arriverez pas. Elle a rompu avec la musique.* » Ma première lettre reste sans réponse. La deuxième obtient un court billet de son mari me confirmant que ce projet ne l'intéressait pas mais qu'il voudrait bien me rencontrer, profitant d'un voyage à Paris. Ensuite, échange de lettres où je sentais Denise se débattre avec ses résolutions pour progressivement faiblir puis se laisser tenter. Au fond c'est un combat qu'elle mène encore

jusqu'à aujourd'hui, de caractère schizophrénique, entre Madame X et la Duval, ce personnage public qu'elle n'aime pas, avec qui elle a des comptes à régler. Lesquels ? Musicologues aussi bien qu'amis se perdent en conjectures.

Enfin, en 1970 Denise débarque à Paris pour une quinzaine afin de tourner *La Voix humaine*. J'avais obtenu de la télévision les conditions les plus confortables : Studios de Billancourt, pellicule 35mm-couleurs, Jean Panzer aux lumières et sept jours de tournage : inimaginable aujourd'hui pour 40 minutes de film. J'avais dessiné le décor ainsi que le costume, inspiré d'un manteau du soir 1930 de ma grand-mère. Je ne savais pas ce qui m'attendait. Dès les premières séquences Denise non seulement revivait ce qu'elle avait tant de fois chanté en public mais, elle y avait accroché tous les drames qui s'étaient accumulés depuis. Tout cela rejaillissait en flot de larmes, séquence après séquences. L'équipe qui avait tourné avec les plus grands n'avait jamais vu ça. Un tel corps à corps entre une artiste et son personnage. J'étais personnellement saisi d'une sorte de remords. Avais-je droit de torturer cette femme, lui demander l'inhumain ? Réingurgiter une voix qu'elle avait perdue pour la rendre en simulation devant la caméra. Ce genre de rapport brûlant de cinéaste à actrice, d'un sado-masochisme bien involontaire en tout cas de ma part, a créé un lien indélébile. Aux *rushes* le soir après le tournage, on entendait Denise chanter deux fois : sa voix du disque de 1961 se superposait à sa pauvre voix brisée en direct, une octave au dessous, ce à quoi elle devait s'astreindre pour l'illusion du play-back.

Le dernier jour, Denise m'apporte un petit paquet enveloppé « *pour vous remercier* ». Je découvre la page de garde de sa partition personnelle avec la dédicace de l'auteur :

« *Pour ma Denise chérie, interprète unique (dans tous les sens du mot) de cette pauvre voix trop humaine. Avec toute ma tendresse,  
Son Poupoule.  
Milan, Février 1959* »

Au dessous de quoi Denise avait ajouté :

« *A vous, Cher Dominique, toute ma reconnaissance et toute mon amitié, en souvenir de cette Voix Humaine,  
Denise* »

Le film est passé peu de temps après sur la Seconde Chaîne en *prime time* accompagné des éloges les plus enthousiastes. Et puis, plus rien. La télévision avait signé les contrats de telle sorte que le programme ne pouvait être diffusé qu'une seule fois. Elle tomberait bientôt dans la géhenne de l'Institut National de l'Audiovisuel, où gisent des milliers d'émissions en déshérence. Cette frustration m'est restée longtemps sur le cœur. Jusqu'au jour où je me suis convaincu qu'il y avait encore autre chose à faire avec la Duval : une leçon d'interprétation. Vingt huit ans étaient passés et c'est donc en 1998 que je reviens à l'attaque de notre recluse helvétique. « *Mais tu es fou ! Je n'ai jamais su chanter, comment oserais-je donner une leçon ? Laisse-moi tranquille ! Je me fiche de la Voix humaine ! Je me fiche de Poulenc !* » Ces excès de langage cachaient bien encore une fois une contradiction que douloureusement je venais réveiller. J'appellerai complexe de Greta Garbo, celui dont souffre qui veut s'oublier soi-même sans se faire oublier des autres. Plus la réaction était violente plus je sentais que j'allais gagner.

En mai 1998 Denise Duval, donc, administre sur la scène trop pleine de souvenirs de l'Opéra Comique une leçon d'interprétation à la jeune soprane Sophie Fournier avec au piano Alexandre Tharaud (qui n'était pas encore la star qu'il est devenue) pour constituer un documentaire de 70 minutes. Cette fois, fort de l'expérience de l'INA, j'assume la production comme la réalisation. Cela s'appellera *Denise Duval revisitée ou La Voix retrouvée*. Là, de nouveau, douloureux épanchements d'une plaie qui se rouvrait au souvenir des années de feu. Duval se laisse étreindre une dernière fois par le rôle comme pour un dernier spasme. Elle se livre toute entière, puis s'en veut, m'interpelle en plein tournage : « *Tu m'as bien entendu, Dominique ? C'est la dernière fois que tu m'auras !* » Là encore, déluge d'applaudissements lorsque l'émission passe sur la Chaîne Muzzik.

A cette *Frauen Liebe und Leben*, mais à la Poulenc, je devais apporter un troisième acte: un DVD qui réunirait la *Voix* de 1970 à la leçon de 1998. Mais retrouver et racheter les droits du film à l'INA était au dessus de mes forces et de ma patience. Je confiai l'entreprise à mes amies du label Doriane qui avaient édité tous mes films de danse et qui s'attelèrent au chantier : obliger l'INA à retrouver le

dossier de 1970 et désintéresser les ayants droit. Dix-huit mois d'échanges de courriers avec l'Editeur et les Sociétés d'Auteurs à la suite de quoi le DVD put sortir et être présenté en avant-première au Studio de l'Opéra Bastille en octobre 2009, cinquante ans après sa création. Denise fut une troisième fois sollicitée dans sa retraite pour venir recevoir cet hommage que lui rendait l'Opéra. Elle hésita, crut pouvoir dire oui, puis se ressaisit et dit non : pudeur, phobie de soi-même, réelle fatigue, panique d'avoir à croiser des spectres ?...Mystère, qui lui laisse en tout cas l'aura de l'absence, absence aveuglante qui valoriserait finalement sa présence virtuelle sur l'écran.

Le programme en deux parties sortit en DVD dans le commerce, gratifié aussitôt du Diapason d'or et d'une presse médusée qui, dans sa majorité découvrait la Duval. Mais André Tubeuf, qui lui était à l'Opéra Comique en 1959, écrit cinquante plus tard : « *Inclassable, exceptionnel, historique et de plein droit. Et exemplaire. ... détaillant, expliquant, justifiant les mille temps (parfois impalpables) que dramatiquement il faut ou ne faut pas prendre, faisant ressortir à la fois la filiation debussyste du dire et aussi comme une filiation de Piaf. Impossible de mieux faire comprendre et aimer une œuvre rare, sublime, mais pas d'avance gagnée* ».